

# 1

## L'accident

*Vallée des Eaux-Clares, 15 avril 1920*

Ce jour-là, il pleuvait à torrents. Claire cousait, assise près de la fenêtre. C'était sa place favorite. De là, elle pouvait observer la cour et voir l'activité du Moulin.

– Quel printemps! soupira-t-elle, attristée par ce temps gris et sombre qui la rendait mélancolique.

Au même instant, elle aperçut Raymonde. La servante revenait du potager. Elle tenait d'une main un panier rempli de légumes et de l'autre un grand parapluie noir qui la protégeait du déluge. Chaussée de bottes en caoutchouc, marchant dans la gadoue, elle se hâtait, les épaules couvertes d'un châle. Venant du chemin des Falaises, un camion bleu, arrivant à vive allure, amorça un virage brusque pour franchir le portail toujours grand ouvert.

– Attention! murmura Claire pour elle-même, la gorge soudain serrée d'appréhension.

Il était trop tard. Elle ne devait jamais comprendre ce qui était arrivé. L'accident était survenu avec une telle rapidité! De toute évidence, il était inévitable, penserait-elle ultérieurement. Le lourd véhicule, chargé de bidons et de caisses, freina dans un bruit aigu, fait de grincements stridents. Cela ne servit à rien. Il dérapa sur les pavés tel un monstre de ferraille pris de folie. L'aile gauche, flanquée d'un pare-chocs en métal, faucha Raymonde. Elle fut projetée au sol. Une des roues arrière lui passa sur le corps.

Claire s'était levée, laissant tomber son ouvrage par terre. Tétanisée, elle ne parvenait pas à croire à ce qu'elle venait de voir. Il lui semblait difficile de marcher, d'ouvrir

la vieille porte cloutée donnant sur le perron et descendre l'escalier en pierre.

– Raymonde! Oh! non, ce n'est pas possible, ma pauvre Raymonde! Quel malheur!

Le camion avait stoppé sa course à un mètre du mur de la grange. Le chauffeur descendit et s'avança vers la forme inerte. L'homme était blême. Des ouvriers accouraient de la salle des piles du Moulin.

Un cri perçant vrilla l'air. Claire avait hurlé. En une seconde, la vision d'horreur s'inscrivit dans son esprit: le parapluie noir qui se balançait sur la pointe, secoué par la bourrasque, le panier broyé, les légumes répandus, et surtout le joli visage de Raymonde d'une pâleur affreuse, du sang coulant à la commissure des lèvres. Les cheveux d'un blond sombre, coupés court, étaient trempés et se plaquaient sur le front et les joues.

Jean et Léon déboulèrent de l'écurie. Claire approchait lentement du corps immobile de sa servante. Chaque pas lui coûtait. Elle se figea soudain, submergée par un flot de souvenirs. Raymonde était devenue au fil des années sa meilleure amie, sa sœur de cœur.

« Mon Dieu, faites qu'elle ne soit pas morte, juste blessée! » pria-t-elle la bouche sèche, le cœur brisé.

Elle revit Raymonde âgée de douze ans, avec ses longues nattes dorées. Elle venait chercher le Follet, un des ouvriers de son père, Colin Roy. Catherine, la grande sœur de Raymonde, mais aussi la promise de l'employé, agonisait, suite à une mauvaise fausse couche...

« Et dire qu'elle était la maîtresse de Frédéric Giraud, que j'ai dû épouser! »

Depuis bien longtemps, les deux femmes gouvernaient au Moulin du Loup. Elles s'occupaient de la cuisine, de la maison, du potager.

« Elle est entrée chez nous à quinze ans, pensa encore Claire, quand moi, je vivais encore à Ponriant. »

Les mots, les images du passé l'affolaient. Claire était née dans la vallée des Eaux-Clares, ici, sous ce toit de tuiles ocre. Elle avait l'impression d'être terrassée par tous les

événements tragiques qui avaient endeuillé ce lieu pourtant enchanteur.

« Morte, Catherine, si jeune, si gourmande de plaisirs, se dit-elle en faisant un autre pas. Mort, mon père qui s'est jeté dans l'eau glacée pour être happé par les roues à aubes dont il aimait tant la chanson. »

Claire étouffa un sanglot de terreur. Elle ne voulait pas perdre Raymonde. Tout bas, elle balbutia :

– Mais elle est sortie il y a dix minutes pour aller ramasser des radis et des poireaux. Elle m'a dit : « Madame, si la petite pleure, bercez-la un peu, je la ferai téter en rentrant du jardin. » Des exclamations désespérées la ramenèrent à la réalité. Léon, couché sur le corps de sa femme, poussait des plaintes rauques.

– Raymonde, ma poulette! Elle ne peut pas être morte! ré pétait-il, hagard, les yeux noyés de larmes.

Jean, lui, fixait Claire de ses beaux yeux bleus ourlés de cils noirs très drus. Elle frémit tout entière sous le regard effaré de son mari.

– Oh! Jean, pourquoi, mais pourquoi a-t-il fallu que ce camion...?

– Câlinette! s'écria-t-il d'une petite voix. C'est fini.

Claire jugea inconvenant l'emploi de ce surnom intime dans un tel moment de tragédie. C'était un petit vocable réservé aux heures de bonheur.

– Il faut téléphoner au nouveau docteur, bégaya-t-elle. Dis, Léon, il la soignera? Elle n'est pas morte, ce n'est pas possible!

Le chauffeur du camion ôta sa casquette. Claire constata que la pluie avait cessé. Elle ferma les yeux, avide de retrouver des visions de jadis et d'oublier le présent.

« Raymonde était si belle en demoiselle d'honneur, le jour de mes noces avec Jean, et tellement fière de sa toilette. Dire qu'elle refusait de me tutoyer et me donnait du « Madame » même en accouchant de Thérèse. Pendant la guerre, nous nous serrions les coudes, elle et moi. Comme elle chantait bien, et pour la danse, les soirs de bal, il n'y en avait pas de meilleure! »

Raymonde avait partagé son existence pendant plus de vingt ans, de l'aube à la nuit. Elles avaient passé ensemble des milliers d'instants de complicité, de bavardages, de rires et de larmes.

– Je l'aimais tant! suffoqua-t-elle, chancelante.

Jean, qui était accroupi près du corps, se releva pour la soutenir. Mais Claire voguait entre deux mondes. Elle s'évanouit dans les bras de son mari et il fut contraint de l'allonger près de la servante. Il installa la tête de sa femme sur ses genoux. Il ne trouvait pas les mots, se sentait impuissant devant tant de douleur.

Léon pleurait bruyamment. Le contremaître anglais qui dirigeait le Moulin pour le compte du papetier William Lancaster n'osait pas intervenir. Ses ouvriers, tous consternés par l'accident, avaient formé un cercle. Ils aimaient bien Raymonde: c'était elle qui préparait leur repas de midi depuis des mois. Ils savaient également que cette belle jeune femme laissait trois enfants: César, un adolescent de seize ans, apprenti mécano en ville, la joyeuse Thérèse, une fillette de onze ans qui ne tarderait pas à entrer de l'école du bourg, et un nourrisson de deux mois, Janine.

– Claire, ma chérie, je t'en prie, remets-toi! l'exhorta Jean en lui tapotant les joues. Claire!

Léon lança un regard effaré à celle qu'il appelait souvent « patronne » pour plaisanter. Claire semblait morte elle aussi, ses longs cheveux bruns étalés sur les pavés, son beau visage aux traits doux blanc comme linge. Elle entrouvrit les paupières. Ses prunelles de velours noir papillotèrent. Ses lèvres couleur cerise se mirent à trembler.

– Oh, je me souviens, dit-elle. Mon Dieu, Raymonde... non, ce n'est pas vrai!

Elle se redressa avec une plainte dont les notes horribles glacèrent le sang des témoins. À cette sinistre lamentation répondit un hurlement à l'intérieur de la maison.

– Dieu du ciel! geignit Léon. C'est la louve! Elle a senti la mort. Vous entendez ça, madame?

Claire fondit en larmes sans pouvoir répondre. Elle caressa la joue de Raymonde. Il lui sembla soudain urgent

de s'occuper de la défunte avec tendresse et respect, de ne pas la laisser plus longtemps à terre.

– Il faut la porter dans la chambre, Jean, implora-t-elle. La chambre où ma mère et notre cher Basile ont rendu l'âme.

Elle faisait allusion à la plus belle pièce de l'étage, jadis dévolue à Colin Roy puis à Basile Drujon, un vieil instituteur devenu leur hôte jusqu'à son décès.

– Je ne veux pas qu'elle reste sous la pluie, comme ça, se lamenta Claire. Thérèse ne doit pas la voir dans cet état!

– Bien sûr, Călinette, approuva son mari. Nous allons faire ce qu'il faut, ne t'inquiète pas.

– Arrête de m'appeler ainsi! lui reprocha-t-elle. Et vous, qu'est-ce qui vous a pris de rouler aussi vite? Il y a des enfants, chez nous. Ces saletés de machines sont des engins de mort, vous le savez, au moins?

Claire invectivait le conducteur de la camionnette. Dans un élan hystérique, elle se rua sur lui et le secoua par le col de sa veste.

– Assassin! Vous n'êtes qu'un assassin, un criminel! cria-t-elle, complètement hors d'elle.

L'homme se laissait insulter et malmener. Tout bas, tout tremblant, en sueur, il bégaya :

– Je suis navré, madame, ça, je suis bien navré! C'est à cause des pavés, ça glissait, j'ai pas pu freiner et... voilà! Des larmes coulaient sur son visage décomposé.

– Et voilà, c'est tout ce que vous trouvez à dire! sanglota Claire.

Jean la saisit par les épaules. Il parvint à la conduire ainsi jusqu'au perron.

– Je t'en prie, Claire ma chérie, calme-toi, rétorqua-t-il. Tu dois tenir le coup. Pense aux enfants, à Léon. Thérèse va ramener Arthur, ils ne doivent pas être effrayés. Rentre au chaud, prépare du café, de la gnôle. Nous allons porter Raymonde là-haut.

Elle acquiesça d'un signe de tête et ouvrit la porte. Loupiote était assise devant la cheminée. La louve avait une attitude figée, le regard rivé à l'une des fenêtres. Son fils, couché

près d'elle, paraissait nerveux. Il humait l'air et grognait. À bientôt dix mois, il avait déjà atteint la taille de sa mère.

Claire leur prêta à peine attention. Elle jeta, d'une voix dure :

– Sage! Tais-toi, Moïse!

Elle avait donné au jeune animal le nom de son premier chien, bon gardien et fidèle compagnon, qui était à l'origine de la lignée des loups du Moulin.

– Du café, de la gnôle! maugréa-t-elle. À quoi bon? Raymonde est morte sous mes yeux, je ne m'en remettrai jamais, ça non!

Elle pensa à Jeanne, la mère de sa servante, qui habitait au bourg.

– Pauvre femme! Elle va en mourir elle aussi! dit-elle en renversant de l'eau chaude sur la plaque de la cuisinière. Pourtant, il est de mon devoir de la prévenir. Elle a perdu ses deux filles : Catherine, puis Raymonde.

Avec une expression de somnambule, Claire marcha jusqu'à l'appareil téléphonique accroché au mur. Elle avait besoin de soutien. D'un ton saccadé, en quelques minutes, elle put avertir sa cousine Bertille, au domaine de Ponriant, et Faustine, sa fille adoptive, qui dirigeait une institution scolaire à deux kilomètres de là.

Jean apparut, la face marquée par le chagrin. Il maintint la porte ouverte. Deux ouvriers aidaient Léon à porter Raymonde. La vue du corps sans vie, dont un bras ballottait, la révulsa. Le triste cortège hésita un instant, puis se dirigea vers l'escalier.

– Son bras, attention à son bras! sanglota Claire.

Elle se cacha les yeux avec un hoquet de terreur. Jean l'enlaça, la serrant très fort contre lui.

– Si tu manques de courage, dit-il, personne n'en aura. Léon agit à l'aveuglette, il n'a qu'une idée, changer les vêtements de Raymonde, la réchauffer. Il ne peut pas croire qu'elle est morte, il fait n'importe quoi. Pense aux enfants, Claire, par pitié! Ils auront besoin de toi. Je t'en prie, réagis!

– Et moi, je ferai comment sans Raymonde? Elle avait une si grande place dans ma vie, dans mon cœur. Je serai

comme une infirme sans elle, geignit Claire. Mais enfin, le comprends-tu, Jean?

Avec le peu de force qu'il lui restait, elle le secouait! Il l'étreignit à nouveau, embrassant tendrement son front. Soudain, un vagissement aigu les fit sursauter.

– Oh! Seigneur, la petite Janine! s'écria Claire. C'est l'heure de sa tétée. Mon Dieu, que faire? Je n'ai pas la force...

Pendant la journée, la servante faisait dormir le bébé dans une chambre à l'étage. À cet effet, Bertille avait donné le berceau de sa fille Clara, maintenant âgée de cinq ans. La superbe berceuse en fer forgé, laquée en blanc et ornée de voiles de tulle, avait flatté l'orgueil maternel de Raymonde.

– Calme-toi, je t'en prie, Claire. Fais-lui boire du lait de chèvre, suggéra Jean. Tu as nourri ton frère ainsi. Matthieu s'en vante assez souvent. Tu en es capable.

– Comment vais-je faire, je n'ai pas de biberon, rétorqua-t-elle. Jean, il nous faudra trouver une nourrice, je n'y arriverai pas, moi. Et je ne pourrai jamais annoncer la nouvelle à Thérèse. Je n'ai pas la force de prendre les choses en mains, ça non. J'ai dû me battre, tout le temps pour sauver Matthieu, bébé, pour seconder mon père, et, pendant la guerre, pour faire face aux événements qui ont endeuillé le Moulin. Mais j'avais Raymonde à mes côtés!

Jean décida de parer au plus pressé. Il se désolait plus tard. D'un pas vif, il grimpa l'escalier et ramena le nourrisson en le berçant d'un bras. Janine s'égosilla de plus belle, surprise d'être secouée aussi fort.

– Mais donne-la! protesta Claire qui, en regardant le bébé, retrouva subitement des forces. Tu ne sais pas y faire! Mets du lait un peu sucré à chauffer. Je lui en ferai boire à la cuillère.

Quand Bertille et Faustine entrèrent à leur tour, pâles d'émotion, Claire était assise près de la table. Elle trempait un mouchoir de fine baptiste dans un bol et le proposait au bébé, qui le suçait avidement. Jean, les sourcils froncés, assistait à la scène.

– Bertrand nous a déposées. Je l'ai envoyé chercher Thérèse et Arthur à l'école! expliqua Bertille. Il les amè-

nera à Ponriant. Je lui ai conseillé de ne rien dire encore. Mireille veillera sur eux. Tu connais notre gouvernante? Elle fera au mieux pour les distraire.

La présence de sa cousine réconforta Claire. La dame du domaine de Ponriant avait le don de gérer les pires situations avec tact et rapidité. Mariée à Bertrand Giraud, avocat à la Cour d'Angoulême, elle avait connu bien des épreuves avant de jouir d'un bonheur idyllique.

– Merci, princesse! soupira-t-elle.

La princesse en question hocha la tête d'un air affligé. À quarante-deux ans, elle était toujours aussi belle que lorsqu'elle était jeune fille. Sa chevelure d'un blond très clair virait au blanc, mais cela ajoutait à son charme de fée, tant ses larges prunelles grises, ses traits ravissants séduisaient. Petite et mince, elle était d'une rare élégance.

– Quel malheur! se lamenta-t-elle en prenant place près de Claire et en l'enlaçant.

Faustine, elle, se jeta dans les bras de son père. Jean la reçut contre lui.

– Papa! C'est terrible!

– Oui, ma fille, tu peux le dire, répliqua-t-il. Léon est sonné, ta mère aussi. Elle a vu l'accident, tu sais!

– Et Matthieu qui est en ville! ajouta Faustine entre deux sanglots. C'est affreux! Qu'est-ce qui s'est passé, papa?

Jean raconta brièvement le funeste événement. Les hommes redescendirent, sauf Léon. La jeune femme les salua en silence, ne sachant que dire.

– Raymonde est en haut, dit-elle. Oh! J'ai du mal à y croire! Quelle injustice!

Faustine ôta son ciré noir et le foulard qui protégeait ses longs cheveux d'un blond doré. Elle portait sa blouse d'institutrice, serrée à la taille par une ceinture en cuir. De l'avis général, c'était la plus belle fille du pays et la plus admirée pour ses qualités de cœur et son instruction. Jean la contempla, ému de lui trouver une expression de panique enfantine. De lui, elle tenait de grands yeux bleus, ainsi qu'une bouche charnue et riieuse. Dotée de formes très féminines, elle n'était guère coquette, et les gens de la



vallée avaient l'habitude de la voir en pantalon d'équitation et en bottes de cuir. C'était une cavalière aguerrie, qui galopait dès l'aube sur les chemins de la vallée, montant une jument au trot souple et vif.

– Je devrais rejoindre mon vieux copain Léon, dit soudain Jean.

– Non, laisse-le seul avec Raymonde, répliqua Claire. Tu ferais mieux de monter au village. Je crois qu'ils ont des biberons, à l'épicerie. Et puis il faut ramener Jeanne.

Cela n'enchantait pas son mari d'annoncer la mauvaise nouvelle à la mère de Raymonde. Cependant, il n'avait guère le choix.

– Je peux t'accompagner, papa, proposa Faustine. Je ne sers à rien ici.

La jeune femme voyait là une occasion de fuir l'atmosphère de tragédie qui régnait dans la maison où elle avait grandi. Jean parut soulagé.

– Si vous trouviez une tétine, aussi! Janine est toute petite, elle va souffrir de l'absence de sa mère, assura Claire.

Faustine promit d'y veiller. Elle enfila son ciré noir et renoua son foulard. Jean s'équipa lui aussi. Ils sortirent, laissant les deux cousines en tête-à-tête. Elles ne tardèrent pas, dans le silence, à distinguer un murmure à l'étage.

– J'ai l'impression que Léon parle à Raymonde, fit remarquer doucement Bertille.

C'était la stricte vérité. Léon, assis au chevet de son épouse, monologuait. Tête basse, les mains jointes, il fixait le visage couleur de craie dont il connaissait par cœur les moindres détails.

– Eh voilà, comme a dit ce foutu chauffeur de camion, tu me quittes, ma poulette. Juste quand on se recommandait, toi et moi, hein! Tu m'avais donné une belle poupée, notre Janine, et on l'avait fabriquée dans la joie. Si tu savais, ma Raymonde, je t'aimais fort, plus fort que bien des types qui auraient aimé leur femme. Pour Greta, ça, tu avais du mal à me pardonner, et ça revenait souvent, au lit ou à table. Hein? Tu ne l'as jamais digéré, que je sois deve-

nu comme son mari, là-bas, en Allemagne, et que je lui aie fait un gamin. Mais t'as vu? Le gamin, il n'a pas toute sa tête. J'ai bien été puni, et voilà que je suis maudit. Je ne suis pas un chanceux, ma mère me le répétait souvent. Pourtant, je t'ai épousée. Je me souviens, tu sais : j'arrive au Moulin et je te vois! Dieu tout-puissant, je t'aurais croquée sur l'heure, avec ta poitrine à damner un saint, ton sourire, tes cheveux d'or et tout le reste. Je m'disais qu'on deviendrait vieux ensemble, qu'on danserait au mariage de notre César, car il se mariera bien un jour, lui aussi.

Un sanglot sec coupa un instant le flot de paroles. Léon se moucha avant de poursuivre son discours.

— Y a pas de justice, ma poulette. C'est moi qu'aurais dû passer sous les roues de ce fichu véhicule, parce que moi, je t'avais fait de la peine, à m'acoquiner avec Greta, et lui faire un fils, qu'est pas une lumière. Pourtant, ça ne m'empêche pas de l'aimer, et tu m'en voulais, je le sais bien. Pardonne-moi, tu vas tellement me manquer, Raymonde, bon sang! Cette maison, sans toi, ce sera plus pareil. La nuit, tu ne poseras plus tes pieds glacés sur mes cuisses, et tu ne me pinceras plus pour que je me lève le premier. Que vais-je faire sans toi, je t'aimais tant!

L'homme se frotta les yeux. Il perçut le cri aigu d'un bébé, au rez-de-chaussée. C'était sa fille, Janine.

— Tu l'entends, ta petiotte? Elle aussi tu lui manques, sûr. Comment je m'en arrangerai de ce poupon, et notre Thérèse, si je pense au gros chagrin qu'elle aura. J'trouverai pas le courage de la regarder en face. César, lui, c'est presque un homme, il fera le fier, il osera pas pleurer, mais je peux te dire qu'il sera choqué, ça oui, choqué, comme dit madame Claire.

Léon observait le visage de sa femme. Il espérait un réveil soudain, miraculeux. Hélas! Raymonde ne bronchait pas. Elle paraissait dormir; une vague expression d'angoisse la vieillissait.

Jean se gara sur la grand-place du bourg. Faustine descendit de la Peugeot noire et se dirigea vers l'épicerie Rigor-

din. En chemin, ils avaient croisé la voiture de Bertrand Giraud. L'avocat conduisait Thérèse et Arthur au domaine, selon les consignes de Bertille. Les enfants lui avaient adressé de joyeux signes de la main à travers les vitres.

Faustine, en entrant dans la boutique, les revoyait encore. Elle avait décidé de s'occuper des courses, tandis que son père se rendrait chez Jeanne.

– C'est pas coutume de vous voir chez nous, à cette heure-ci! s'étonna madame Rigordin, la mine intriguée. D'habitude, vous êtes à votre école.

La jeune femme hésitait à raconter l'accident. De toute façon, cela se saurait vite. La voix brisée par l'émotion, elle expliqua en quelques mots ce qui venait d'arriver au Moulin.

– Il me faudrait deux biberons, une tétine aussi, ajouta-t-elle. Le bébé sera nourri au lait de chèvre.

La commerçante demeura réservée dans ses commentaires. Elle attendrait pour exploiter la tragique et passionnante information le départ de Faustine. Avec une compassion néanmoins sincère, elle répondit, d'un ton navré:

– Bon sang, quel malheur que ces voitures à moteur, c'est encore une belle invention, ça! Quel drame! Cette pauvre Raymonde n'est pas la première victime, et elle ne sera pas la dernière, vous pouvez me croire. Vous transmettez mes condoléances à Léon, surtout. Une mère de famille! Doux Jésus, quelle tristesse. Elle va laisser un grand vide.

Tout en parlant, madame Rigordin dénicha les biberons et la tétine. Saisie d'un élan de générosité, elle les offrit, en même temps qu'un sachet de caramels.

– Tenez, ce sera pour les gosses! J'en suis toute retournée! soupira-t-elle. Et Jeanne? Elle qui ne s'était jamais remise de la mort de sa Catherine. Elle n'a plus personne maintenant.

– Il lui reste ses petits-enfants, répliqua Faustine en remerciant, fatiguée de devoir écouter ce flot de paroles qui l'anéantissait.

– Quand donc l'enterrez-vous? s'inquiéta l'épicière.

– Je n'en sais rien, avoua la jeune femme qui reculait vers la porte.

Elle respira mieux dehors. Le vent sifflait sur les toits et il pleuvait à nouveau. Près de l'église, elle aperçut Jean qui soutenait une forme pliée en deux, à demi cachée sous une pèlerine brune.

« Papa a dû proposer à Jeanne de l'amener à la maison, pensa-t-elle. Comme elle doit souffrir! »

Une voiture bleu clair déboula à vive allure de la route principale. Le cœur de Faustine s'emballa. C'était une Panhard; au volant, elle reconnut Matthieu. Le jeune homme freina et se gara à sa hauteur en la regardant.

— Eh bien, que fais-tu là? interrogea-t-il en ouvrant sa portière.

Faustine avait grandi près de lui. Ils avaient joué tous les deux, révisé leurs leçons, tremblé aux récits de fantômes que leur lisait le vieux Basile. Elle aurait pu dessiner les yeux fermés ses traits un peu hautains, si semblables à ceux de Claire, sa sœur aînée: le front haut, le nez droit, la bouche mobile et très rose, le regard de velours noir, les cheveux drus et bruns, un peu ondulés. Oui, Faustine n'ignorait rien de Matthieu. À sa vue, elle éprouvait toujours une sorte de fascination, de curiosité, et une puissante vague d'amour la transportait.

— Oh! Matthieu! dit-elle toute tremblante en se réfugiant dans ses bras et en soufflant doucement dans son cou. Raymonde vient de mourir. Une camionnette l'a renversée au milieu de la cour. C'est horrible. Regarde, papa installe la pauvre Jeanne dans sa voiture.

Matthieu ne poussa aucune exclamation désolée et ne se lança pas dans une diatribe apitoyée. Il était tout simplement assommé par la nouvelle.

— C'était notre seconde mère, dit-il simplement, dans la mesure où j'ai souvent considéré Claire comme une maman. Toutes les deux, elles nous ont élevés, choyés.

Il frictionna le dos de Faustine et lui embrassa le front. Elle se sentait déjà mieux grâce à sa présence. Matthieu avait toujours su la protéger de la peur, du chagrin.

— Je vais dire à papa que tu m'emmènes au Moulin, déclara-t-elle. Je préfère rester avec toi.

Il la suivit des yeux. À l'instar de bien des femmes, Faustine portait désormais des jupes plus courtes, dévoilant un mollet galbé et moulé de soie beige. Il s'attendrit à la vision des bottillons de pluie, en caoutchouc noir, des longues mèches blondes qui s'échappaient de la capuche.

«J'étais content de rejoindre la vallée, de dîner au Moulin en joyeuse compagnie, pensait-il. Mais non, ce sera un soir de deuil. Si je m'attendais à ce drame!»

La gorge nouée, Matthieu eut envie de pleurer. Il aimait beaucoup Raymonde qui le lui rendait bien. Comme Claire et Jean avant lui, le jeune homme fut consterné à l'idée de la peine immense qu'auraient Thérèse et César. Faustine revenait. Elle marchait vite, son beau visage tendu vers lui. Il l'adorait.

– Monte, ma chérie, tu es trempée, fit-il remarquer.

Elle se pelotonna sur le siège avant, presque contre lui. Malgré les circonstances, il ne résista pas et chercha ses lèvres. Elle répondit à son baiser en lui touchant les joues et les épaules.

– Matthieu, heureusement que tu es là, je me sens mal, tellement mal...

– Je suis là maintenant, je ne te quitterai pas, assura-t-il.

Ils n'osaient pas encore avancer une date de fiançailles ou de mariage. Officiellement, Faustine était en deuil de son mari, Denis Giraud, décédé l'été précédent. Rien ne serait facile pour eux. Ils le savaient et n'abordaient le sujet que dans l'intimité, quand ils parvenaient à se retrouver seuls plusieurs heures, donc bien rarement.

\*

À sept heures du soir, toute la famille se retrouva plongée dans un profond désarroi. La grande cuisine leur paraissait différente, terriblement vide. Jamais ils n'avaient pris conscience jusque-là, de la place qu'occupait Raymonde dans la maison. À chaque instant, ils s'attendaient à la voir réapparaître, pousser la porte du cellier ou bien descendre l'escalier.

Claire berçait le bébé contre sa poitrine; Janine tétait avidement la tétine en caoutchouc ramenée du bourg. Matthieu s'était chargé d'entretenir le feu de la cuisinière. À présent, assis sur la pierre de lâtre, il fumait une cigarette, paupières mi-closes. Jean, attablé devant un verre de vin, affichait une mine songeuse. Faustine tenait la main de Léon, affalé dans le fauteuil en osier. Bertille, installée sur un des bancs, restait étonnamment silencieuse. On aurait entendu une mouche voler. De l'étage, leur parvenaient les sanglots de Jeanne, qui se trouvait au chevet de sa fille fauchée par la mort en pleine jeunesse.

— Bertrand a eu raison de garder Thérèse et Arthur à coucher, dit soudain Claire, mais c'est reculer pour mieux sauter. Il faudra bien leur annoncer la mauvaise nouvelle, à ces chers enfants.

— En tout cas, ajouta Matthieu, César ne devrait pas tarder à arriver. Pauvre gamin, il ne sait pas encore la vérité. Comment va-t-il réagir?

Le jeune homme avait téléphoné au garagiste chez qui l'adolescent faisait son apprentissage. L'homme, navré, avait promis de se mettre en route, sans révéler à César pourquoi il le reconduisait au Moulin.

Mourir à trente-cinq ans, quel sort injuste! déplora Bertille. Je n'arrive pas à l'admettre, à comprendre ce qui s'est passé.

— C'est pourtant simple, répondit Claire. Si ces maudites machines à moteur n'existaient pas, Raymonde serait encore là, avec nous.

— Enfin, Câlinette... soupira Jean. Cela aurait pu se produire si un tombereau lourdement chargé avait déboulé à toute vitesse, tiré par des chevaux de trait.

— Non et non! protesta-t-elle. La preuve, nous n'avons jamais eu à déplorer un tel accident, à l'époque où les livraisons s'effectuaient en charrettes ou en tombereaux. Mais comment ferons-nous, tous, sans Raymonde. Et le bébé? Janine ne connaîtra pas le visage de sa mère, elle n'en aura aucun souvenir.

Léon poussa un râle de désespoir et se leva brusque-

ment. Il empoigna sa casquette et sa veste accrochées à l'une des patères et se rua dehors.

– J'étouffe ici! cria-t-il en sortant.

– C'est lui le plus malheureux, déplora Jean. Il a trois enfants à élever.

– Quatre, rectifia Bertille. Il ne faut pas oublier Thomas, même si Faustine a la bonté de le garder à l'institution. Ce petit-là n'est pas orphelin. Greta n'est pas morte, elle, ni Léon.

Le propos, débité d'une voix amère, frappa Jean au cœur. Il évoqua en son for intérieur le sinistre épisode de leur histoire à tous. L'été précédent, Greta, l'ancienne maîtresse de Léon, une Allemande engagée au domaine de Ponriant, avait, avant de s'enfuir, mortellement blessé Denis Giraud qui voulait la forcer. Mais elle avait abandonné le bébé né d'un adultère : Thomas.

– Bon sang, pesta-t-il, Léon n'est pas mort, d'accord, mais il est capable de faire une bêtise. Et moi, je le laisse filer à la nuit tombée.

– Il a besoin d'être seul, avança Faustine. Nous discutons devant lui de l'accident! Ce n'est pas malin!

– Il paraît qu'il vaut mieux discuter de la mort d'une personne aimée, ajouta Bertille. Je croyais le reconforter.

– Léon est au-delà de tout ça, déclara Jean en se levant brusquement.

Sous les yeux affolés de Claire, son mari se rua à son tour vers la porte. Le lourd panneau de bois claqua derrière lui.

– Bon sang, mon vieux Léon, ne fais pas de conneries! tempêta Jean en marchant à grandes enjambées.

Il s'arrêta au milieu de la cour, indécis. Il y avait tant de bâtiments où le désespéré pouvait se cacher : l'écurie, la bergerie, l'appentis, la grange, les étendoirs et même le vaste local abritant la salle des piles et les pièces adjacentes du Moulin.

– Léon! appela-t-il. Léon, où es-tu? Réponds-moi!

Le cœur de Jean se serra. Sa jeunesse s'était déroulée en colonie pénitentiaire. Il n'avait jamais pu oublier les vio-

lences subies, le goût de la peur, le chagrin. Son esprit se mit à fonctionner à toute allure. Le pressentiment d'un drame imminent l'étreignit.

— Léon! hurla-t-il.

La nuit pluvieuse demeurait pétrie de silence. Jean finit par distinguer la chanson monotone des roues à aubes. Le clapotis de la rivière lui fit se souvenir de l'océan déchaîné. Il avait sauvé Léon de la noyade, au large de Terre-Neuve.

— Bon sang! Léon ne se pendra pas, rapport à ses enfants, mais il a peur de la flotte. Et s'il allait se noyer?

Il courut à perdre haleine jusqu'à la retenue du bief. La pluie étant tombée pendant deux semaines, le niveau du canal était à son maximum. Jean scruta la surface obscure de l'eau. Il crut deviner la forme d'un visage.

En quelques secondes, il s'était débarrassé de ses chaussures et de sa veste qui auraient pu gêner ses mouvements. Il plongea, sombra un court instant, puis se propulsa à l'air libre. Un de ses pieds éprouva une résistance. C'était un élément souple, instable et non le fond du canal. Jean bascula en avant, attrapa du tissu. Ses pensées se bousculaient.

« C'est lui, c'est Léon! Il n'a pas perdu de temps, mais il devrait se débattre. Il ne bouge pas, et je ne peux pas le remonter, il pèse trop lourd! Pourquoi pèse-t-il autant? »

À tâtons, la respiration coupée, Jean essayait, au fond de l'eau noire dont le froid le pénétrait, de comprendre la situation. Il palpa le crâne de son ami et les épaules. En poursuivant son exploration, il se heurta à une masse rugueuse; enfin, il effleura les doigts des deux mains. Léon tenait contre lui une énorme pierre carrée.

« Il l'a trouvée tout près. Le contremaître de Lancaster voulait consolider le muret. Un maçon est venu. Je dois faire lâcher prise à Léon. Il veut crever. Il a dû boire la tasse, déjà! »

À quarante-trois ans, Jean était robuste, en pleine possession de ses moyens. Il cramponna la tête du noyé pour bien se repérer et, de son autre main libre, il cogna de toutes ses forces. L'eau freina l'impact. Cependant, Léon eut un sursaut qui le sauva. Il desserra l'étreinte fatale qui



le lait à la pierre. Jean le saisit à bras-le-corps et se hissa vers la surface. Il aspira une grande goulée d'air et ouvrit les yeux. Des lumières jaunes s'agitaient au bord du canal.

– Papa! cria César. Papa!

– Attrape ce bâton, ordonna Matthieu à Jean. Je vais t'aider à sortir de là.

César pleurait à gros sanglots, sans honte. Il venait d'arriver au Moulin. À peine avait-il eu le temps d'encaisser le coup en apprenant la nouvelle, que Claire et Faustine le suppliaient de chercher Jean et Léon. L'adolescent avait suivi Matthieu, tous deux levant haut leur lampe. Très vite, ils avaient perçu des bruits étranges dans le bief.

Matthieu put tirer hors de l'eau le corps émacié du domestique. Il l'allongea sur le sol, face vers le ciel nocturne. Aussitôt, il courut au secours de Jean qui n'avait plus l'énergie de se hisser sur le muret. Enfin, il reprit pied sur la terre ferme. Matthieu l'avait quasiment porté.

– Merci! dit Jean. Sans toi, je serais encore à barboter. Il n'y a pas d'appui, les parois sont trop droites.

– Je sais, répondit le jeune homme. Claire a toujours eu peur que nous tombions là-dedans.

Jean se jeta à genoux à côté de Léon. Il commença à peser sur sa poitrine, à lever et baisser ses longs bras maigres. César assistait à la scène sans cesser de renifler et de hoqueter.

– Dis, il est pas mort, papa? Dis, Jean?

– Il faut qu'il recrache toute l'eau qu'il a avalée. Cours à la maison demander à Claire de préparer des couvertures, des briques chaudes et un grog. Je vais le tirer de là, ton père!

La voix de Jean avait une telle assurance que César fila, malgré l'anxiété qui lui tordait le ventre. En chemin, il trébucha, se redressa et s'appuya au mur des étendoirs. L'odieuse réalité le suffoqua: sa mère était morte. Il n'entendrait plus son rire, ni ne sentirait le parfum de sa chair: miel et verveine. Elle ne le regarderait plus avec cette expression si familière où l'amour et la sévérité étaient étroitement mêlés.

Une silhouette de femme lui apparut. Il reconnut les cheveux blonds de Faustine. Elle le prit dans ses bras.

– César, mon pauvre petit César, soupira-t-elle. Alors, vous avez retrouvé ton père?

– Il s'est jeté dans le bief, bégaya-t-il. Jean l'a sorti de l'eau. Où est Thérèse?

– Ne t'inquiète pas pour elle, Bertrand l'a emmenée à Ponriant. Elle dort là-bas avec Arthur. Viens, je te raccompagne.

Faustine tendit l'oreille. Elle crut distinguer des éclats de voix. L'adolescent se dégagait de son étreinte.

– Je n'ai pas besoin de toi! cria-t-il. Je ne suis plus un gosse. Jean veut que j'avertisse Claire et j'y vais.

La jeune femme le laissa aller. Elle était accablée de tristesse.

– Toute mon enfance vole en éclats, pour de bon, cette fois, constata-t-elle en se dirigeant vers le canal. Raymonde vient d'être rayée du monde des vivants, comme Denis l'été dernier.

Elle pensait souvent à son jeune mari, qui reposait au cimetière. Les mois s'écoulaient et il lui restait surtout les images de leur amitié amoureuse, quand ils flirtaient à la sortie de l'école ou pendant les vacances. L'autre Denis, violent, pris d'alcool, vicieux, elle voulait l'oublier.

Faustine aperçut une lampe dont la faible clarté mettait en relief une scène poignante : Léon, blotti dans les bras de Jean, était assis près du muret. Il sanglotait, sa tignasse rousse dégoulinante d'eau. Matthieu vint à sa rencontre :

– Il a juste retrouvé ses esprits qu'il reproche à Jean de l'avoir sauvé. Notre vieux Léon n'a qu'une idée, se détruire! expliqua-t-il tout bas.

– Mais il doit tenir bon pour ses enfants! répliqua-t-elle.

– Il s'en fiche. Il croit que Claire les élèvera mieux que lui. Si tu veux essayer de le raisonner...

Les jeunes gens échangèrent un regard d'intense tendresse. Matthieu caressa les doigts de Faustine. Elle eut envie de se réfugier contre lui.

– Je peux lui parler? demanda-t-elle doucement.

Léon vit soudain apparaître dans le halo jaune de la lampe le beau visage de Faustine. Elle dardait sur lui ses grands yeux bleus, au pouvoir aussi magnétique que ceux de son père, Jean. Accroupie en face de lui, elle le prit par les épaules.

– Mon cher Léon, pourquoi as-tu fait ça? dit-elle. Je sais bien que tu souffres, qu’il s’est passé une chose horrible, mais Raymonde n’a pas choisi, elle, de mourir. Elle ne serait pas contente de toi si elle te voyait dans cet état! Je comprends ce que tu ressens, mais il y a ton fils, César, un garçon honnête, travailleur. Et Thérèse? Cela ne te dérange pas d’en faire une orpheline de père et de mère? Je peux t’assurer que les fillettes que j’éduque, à l’institution, elles chanteraient de joie si je leur ramenaï un de leurs parents, rien qu’un. Et puis, tu as la petite Janine, un bout de chou. Elle te consolera, un jour, j’en suis sûre. Tu n’as pas le droit de ternir la mémoire de Raymonde, de la trahir. C’était une bonne maman, loyale, autoritaire, mais aimante. Tu te souviens? Elle ne manquait jamais la messe, elle priaït de tout son cœur. Je sens qu’elle est déjà au paradis et qu’elle te surveille. Promets-lui de ne plus recommencer tes bêtises, Léon!

Faustine se tut, sans quitter des yeux le regard hébété de l’homme. Il la fixait en hochant la tête.

– Promets de rester en vie, Léon, répéta-t-elle. Pour tes enfants!

– Oui, je te promets, Faustine, affirma-t-il enfin.

Jean poussa un gros soupir de soulagement. Il serra plus fort le corps mince de son ami.

– Tu as promis, mon pote, alors maintenant, viens à la maison. On va boire un coup de gnôle et tu pourras dormir, ensuite. Est-ce que tu es capable de marcher?

Matthieu se précipita pour aider Jean à relever Léon. Celui-ci vacilla, cherchant son équilibre. Il claquait des dents. Faustine lui prit la main. Ils ne furent pas trop de trois pour le guider. Claire les accueillit en pleurant de nervosité.

– Asseyez-le près de la cuisinière, oui, dans le fauteuil. César, les couvertures! ordonna-t-elle pour cacher sa peur.

Léon se retrouva soudain en caleçon et gilet de corps, frictionné à l'eau de mélisse, emmitouflé dans un drap tiède et une couverture. Bertille lui apporta une tasse fumante.

– Un grog à ma façon, de quoi assommer un bœuf, précisa-t-elle.

Il but le liquide très chaud où le rhum dominait. Tout de suite revigoré, il balbutia, d'un ton geignard :

– Vous êtes bien gentils, tous, de vous donner tant de mal pour moi. Je déränge, avec mes sottises!

Faustine eut une idée. Comme Janine s'était réveillée et poussait un frêle cri inquiet, elle l'apporta à son père, après l'avoir enveloppée d'un linge en laine.

– Janine a faim, Léon! Tu n'as qu'à lui donner son biberon!

Claire et Bertille protestèrent sans conviction. Elles jugeaient qu'il était un peu prématuré de confier cette tâche au malheureux veuf.

– J'ai remarqué que les pères s'occupent rarement des nouveaux-nés, précisa Faustine. C'est dommage! Léon est câlin, il a un si grand cœur qu'il saura offrir beaucoup d'amour à sa fille. N'est-ce pas, Léon?

– Bah, j'en sais rien, moi, répliqua ce dernier.

– Si, tu sais! insista la jeune institutrice. Je t'ai vu à l'œuvre, avec Thomas.

Léon parut d'abord embarrassé par le paquet que lui confiait Faustine. Le petit visage rond de sa fille émergeait d'un bonnet bordé de dentelles, du bavoir brodé et du linge rose. Janine cessa de faire des grimaces affamées pour regarder son père. C'était un beau bébé à la peau très blanche avec un petit duvet doré. Elle émit un cri bref, puis se mit à sourire.

– Ah! fit Léon. Vous avez vu, elle me reconnaît. Pauvre mignonne, ton papa t'aime très fort, tu sais.

Il pleurait, mais cette fois, les larmes l'apaisaient, le tiraient du côté de la vie, de l'espérance.

– Je te parlerai de ta maman, Janine. Ça, tu sauras comment elle cuisinait bien, et qu'il n'y avait pas meilleure qu'elle pour astiquer les cuivres et coudre.

Il embrassa le front velouté de l'enfant et la berça. Janine

ouvrit la bouche en agitant ses menottes. L'instant d'après, Léon la faisait boire. Autour de lui, Claire et Bertille pleuraient sans bruit, Faustine reniflait. César, Matthieu et Jean, la gorge nouée, échangèrent un regard rassuré.

Dans la chambre, assise au chevet de Raymonde, la vieille Jeanne priait, égrenant son chapelet. Elle ignorait tout du drame qui s'était joué dans les eaux sombres du canal.

\*

Raymonde fut inhumée près de sa sœur Catherine, morte depuis plus de vingt ans. Bertrand avait tenu à commander des fleurs de serre en ville, et la tombe disparaissait sous des gerbes de roses, de lys et de narcisses.

Toute vêtue de noir, Claire brassait des pensées amères. Elle entourait d'un bras protecteur la petite Thérèse, malade de chagrin.

«Que dire à cette enfant? songeait-elle. Elle a perdu sa mère, et personne ne pourra vraiment la remplacer. Pourquoi le sort se montre-t-il si cruel? Je suis stérile. J'ai un corps inutile, et pourtant, je me retrouve liée à Thérèse et à Janine. César devient un homme, il ira de l'avant, mais ces fillettes?»

Elle se mordit les lèvres pour ne pas gémir d'une crainte née du plus profond de sa chair de femme.

«J'ai quarante ans et il me reste Arthur à élever.»

Âgé de cinq ans, son demi-frère était né du second mariage de son père avec une jeune servante, Étienne. Claire l'avait recueilli alors qu'il était martyrisé par sa propre mère et son amant.

«Ce n'était déjà pas facile de me consacrer à ce bout de chou; à présent, je devrai aussi veiller sur Janine, un bébé. Bien sûr, il y a Léon, mais dès qu'il aura repris courage, il travaillera le double de jadis et je passerai mes journées à garder ces petits.»

Claire n'osait pas s'avouer que le poids de cette nouvelle responsabilité l'oppressait. Son regard de velours noir se posa sur Matthieu, très pâle. Celui-ci aussi, elle l'avait pris sous son aile, alors qu'il n'avait que deux semaines.

Le cimetière grouillait d'une foule apitoyée. La fin brutale de Raymonde frappait les esprits. On discutait beaucoup de l'accident.

— Courage, ma Câlinette, lui dit Jean à l'oreille. Laisser ceux qu'on aime au fond de la terre, c'est un moment terrible!

Elle le remercia d'un sourire navré. Faustine s'approchait, menue et blême.

— Je dois retourner à l'institution, maman, avoua-t-elle. Mademoiselle Irène est souffrante. C'est ce sale temps aussi, le responsable de tous nos malheurs!

César et Léon les rejoignirent. Le père et le fils se ressemblaient tant que l'on aurait dit une image dédoublée du même individu, à un âge différent. Jean tapota l'épaule de son ami, puis celle de l'adolescent. Aucun mot ne convenait, mais le geste affectueux en disait long.

Bertille avait organisé un repas au Moulin. Personne n'avait d'appétit. Au dessert, Jeanne, voûtée dans sa robe noire, débita, d'une voix tremblante :

— Madame Claire, si vous êtes ennuyée pour le ménage et la cuisine, je peux m'installer chez vous et donner un coup de main. Comme ça, je verrai grandir mes petits-enfants! Je suis encore vaillante, faut me croire.

— C'est entendu, Jeanne!

Claire acceptait par pure charité. Jamais Jeanne ne pourrait remplacer Raymonde. De plus, elle n'appréciait guère les manières de cette femme, ni les récits empreints de superstitions paysannes qu'elle racontait avec des mimiques dignes d'une sorcière.

— C'est entendu, Jeanne! répéta-t-elle à regret.

\*

### *Moulin du Loup, 7 mai 1920*

La vie reprit son cours, même si l'absence de Raymonde pesait douloureusement sur tous les habitants du Moulin. Claire se désola en silence pendant une semaine; ensuite, le surcroît de travail l'empêcha de pleurer son amie comme elle

l'aurait voulu. Malgré l'aide de Jeanne, elle ne savait plus où donner de la tête.

Ce matin-là, alors qu'il tombait une pluie fine, elle se confia à Bertille, venue lui rendre visite.

– Janine se réveille à six heures et je dois lui préparer son biberon. Léon dort seul au-dessus de la salle des piles, dans leur logement. Il refuse de le quitter. Pourtant, je lui ai proposé de s'installer ici, dans l'ancienne chambre de mon père. Je me lève pour le bébé, puis je surveille Thérèse, qui est bien lente à s'habiller. Elle m'aide à faire déjeuner Arthur, mais ils sont souvent en retard, à l'heure de l'école.

Bertille écoutait patiemment. Elle observait Claire et s'inquiétait de sa mine pâle, de ses traits tirés par la fatigue.

– Jean t'aide, au moins? demanda-t-elle soudain.

– Oh! Il n'est pas toujours disponible. Lui et Léon partent très tôt au verger. Jean a presque terminé son livre, mais il tient à soigner ses arbres et sa vigne. Je ne peux pas le retenir à la maison.

– Et Jeanne? chuchota Bertille.

– Jeanne pleure la moitié du temps. Elle a fait brûler une pleine marmite de coq au vin. Je lui avais expliqué la recette, mais j'ai l'impression de lui parler en chinois. Elle a trop de chagrin, je pense, et dès qu'elle le peut, la voilà qui reprend son chapelet et qui prie! Raymonde était formée à nos manies, au sujet de l'hygiène et du ménage. Selon Jeanne, Thérèse et Arthur sont bien assez propres en faisant leur toilette le dimanche matin seulement. Si je la laissais faire, ils iraient en classe les ongles noirs et les oreilles douteuses. Et surtout, ils ne prendraient pas de bain. La pauvre femme juge cela dangereux de se tremper dans l'eau chaude! Enfin, encore une chance que César soit apprenti en ville. C'est un couvert de moins. Mais il y a son linge à blanchir, en fin de mois, du linge de mécanicien. Il faut faire deux lessives avant d'obtenir un bon résultat.

Claire poussa un soupir qui en disait long. Au même instant, les pleurs aigus du bébé retentirent à l'étage. Elle bondit de sa chaise et se rua dans l'escalier.

« Ma pauvre Clairette va y perdre la santé, se dit Bertille. Je ne tiendrais pas le coup, à sa place. »

La dame de Ponriant chercha comment secourir sa cousine. Son existence était si bien réglée, au domaine, sa gouvernante était si efficace, qu'elle pouvait s'adonner à la lecture ou à la broderie tout à sa guise. Une jeune fille venait même donner des leçons à Clara, son unique enfant, qui se révélait très précoce.

Claire redescendit, la petite Janine dans les bras.

– Elle a vomi, tout son linge est souillé! déclara-t-elle comme s'il s'agissait d'une catastrophe. Je dois la changer. Je la couche dans une des chambres, le jour, mais cela ne me plaît pas. Si jamais elle s'étouffait: tu imagines le drame! Je n'ose même pas y penser.

– Et la nuit? interrogea Bertille.

– Je la garde près de mon lit, grâce à la berceuse que tu avais offerte à Raymonde. Tu comprends, elle réclame à manger vers deux heures du matin. Souvent, elle dort entre Jean et moi. Bien sûr, mon mari n'est pas très content. Tu connais les hommes!

Bertille se pencha sur le poupon rouge de colère. Elle lui chatouilla le menton sans résultat. Janine hurla de plus belle.

– Mets-la en nourrice, Claire. Tu n'es pas obligée de te ruiner la santé.

– Confier ce petit amour à une étrangère? Ah non! Pas question. C'est la filleule de Faustine, la fille de Raymonde. Elle grandira chez nous, au Moulin. Regarde comme elle est potelée.

Claire était bien organisée: sur la longue table où tant de repas en famille avaient eu lieu, elle avait disposé un épais carré de laine tissée, protégé par une alèse. Une panière contenant du coton, du talc et des lotions de sa composition était à portée de main. Elle avait allongé Janine sur le dos et la débarrassait de ses vêtements.

– Ce sont les premiers mois qui sont les plus difficiles, concéda-t-elle avec un sourire attendri. J'avais oublié combien il faut laver de langes. Je peux te dire que la lessiveuse fonctionne tous les jours. Léon s'en occupe quand il est



là. Le dimanche, Angéla et Faustine me donnent un sérieux coup de main. Cela me permet de me reposer un peu.

Bertille haussa les épaules. Elle souhaitait aborder un problème bien particulier et ne savait comment s'y prendre. Ce serait accabler davantage sa cousine.

– Claire, commença-t-elle d'un ton très doux, j'ai eu des nouvelles de William Lancaster par Bertrand. Je suis navrée de te dire cela, en ce moment en plus. Il renonce à louer le Moulin. Son contremaître est prévenu, tout le monde va plier bagage fin juillet.

Claire fut terrassée par la nouvelle. Grâce au loyer que versait le papetier anglais, elle pouvait vivre tranquille. Le spectre de la misère se dressa à nouveau devant elle.

– Mais il ne peut pas me faire ça! s'écria-t-elle. Quel culot! Moi qui lui faisais confiance.

– Peut-être un peu trop, non? avança Bertille tout bas. C'est un coup dur, je m'en doute. Surtout, ne te tracasse pas, nous t'aiderons, Bertrand et moi.

Jeanne entra. La vieille femme tapa ses sabots boueux contre la pierre du seuil.

– Le ciel a autant de peine que moi-même! énonça-t-elle en roulant des yeux hagards. Les cagouilles sont de sortie, mais j'ai plus le goût d'en ramasser. Bonjour, madame Giraud, j'avais vu que vous étiez de passage.

Claire retint un soupir exaspéré. Elle avait fini de changer le bébé et le donna à sa grand-mère.

– Tenez, bercez-la un peu, qu'elle patiente pour le biberon. Ce n'est pas l'heure. Je sors prendre l'air.

Bertille comprit et se leva. Les deux cousines se retrouvèrent sur le perron. La vallée leur offrait une gamme de verts tendres et de grisaille. Le printemps refusait d'éclore et d'apporter chaleur et floraisons.

– William m'avait versé l'équivalent d'une année de loyer! confessa Claire. Il ne me reste plus grand-chose de cet argent. S'il ferme le Moulin, je ne toucherai rien cet été.

Appuyée au mur, elle éclata en sanglots. Vêtue de noir, le teint livide, elle était l'image vivante de la désolation. Bertille s'émut et lui caressa le front.

– Allons, Clairette, du courage! Je te prêterai de l'argent, j'ai une procuration sur les comptes de Bertrand. Et puis, tu me disais que Jean se remettait au travail. Son cidre se vendait bien, avant la guerre. Je ne te laisserai pas dans la gêne. Souviens-toi, quand j'étais mariée à Guillaume, tu nous as prêté de grosses sommes. Je serais ingrate de ne pas te venir en aide.

– Non, je ne pourrai jamais vous rembourser, rétorqua Claire. Je vendrai mes bijoux s'il le faut.

Déjà, confrontée à l'adversité, Claire se ranimait. Elle fixait les falaises assombries par l'humidité, en tenant des comptes en silence.

– Je vais garder des couvées et agrandir le poulailler. Nous aurons de quoi manger, ça oui. Léon ira au marché trouver des clients pour mes fromages. En tout cas, ce n'est guère galant de la part de Lancaster!

– Ce malheureux n'a sûrement aucune envie de remettre les pieds dans la vallée, Clairette. Tu lui as brisé le cœur, à mon humble avis.

C'était un sujet délicat. Bertille n'insista pas, tant sa cousine paraissait en colère. Celle-ci conclut, d'une voix tremblante :

– Il n'en a pas, de cœur! La seule chose qui l'intéressait ici, il l'a eue. Et, crois-moi, je le regrette. Je paie mon erreur. Si je ne lui avais pas cédé, il reviendrait, il dépenserait sa fortune pour me séduire!

– Chut! fit Bertille. Tu parles trop fort. Cela ne regarde personne. Je t'en prie, sois raisonnable. Si tu as le moindre souci, une grosse facture, une dette, prévien-moi.

Claire ne répondit pas.

\*

### *Institution Marianne-des-Riants, même jour*

Faustine venait de donner une leçon de géographie à ses élèves, au nombre de quatorze. Il y avait deux nouvelles, des sœurs âgées de dix et onze ans, Clarisse et Amélie. Alors qu'elles étaient orphelines de mère depuis leur petite

enfance, leur père avait trouvé la mort au mois de février dans un accident, sur un chantier. Menues, timides, elles avaient des cheveux châtons, coupés à hauteur des oreilles, qui faisaient bien peu pour racheter des traits ingrats.

Chaque fois que la jeune femme observait les fillettes, son cœur se serrait. Elles pleuraient souvent en silence et, inconsolables, mangeaient à peine. Le destin cruel qui les frappait lui faisait songer au décès tragique de Raymonde, au chagrin de Thérèse, mais aussi aux risques que les hommes encouraient dans certains métiers. Elle tremblait sans cesse à l'idée de perdre Matthieu; il devait repartir bientôt travailler à la construction d'un pont, au fin fond de la Corrèze.

«Ce sera affreux d'être séparée de lui! songea-t-elle. Même si nous ne sommes ni fiancés ni mariés, j'ai l'impression que nous formons un vrai couple.»

Depuis son retour, Matthieu habitait le Moulin, mais, quand il devait dormir en ville, son collègue et ami Patrice l'hébergeait. Faustine se languissait des caresses et des baisers de son amant. Ils se retrouvaient certaines nuits dans la Grotte aux fées, où, en prévision de leurs rendez-vous, ils laissaient trois couvertures ainsi que des chandelles.

«Quand je pense que nous devons nous cacher comme des coupables parce que je suis encore en deuil de Denis, se disait-elle. Et puis une maîtresse d'école est tenue d'avoir une conduite irréprochable!»

Cette situation l'exaspérait. Matthieu, lui, prétendait qu'ils n'en éprouvaient que plus de joie, pendant ces moments volés à la morale, aux sacro-saintes convenances.

– Prenez vos cahiers de poésie, déclara-t-elle. Nadine, arrête de bavarder. Tu es vraiment la plus dissipée. Si tu ne te calmes pas, je serai obligée de te punir.

Nadine pouffa, cachée derrière son livre. C'était une enfant rousse, frisée comme un mouton et très indisciplinée. La jeune institutrice désespérait parfois de l'assagir.

– Angéla! appela-t-elle plus gentiment. Voudrais-tu recopier le poème au tableau? Tu surveilleras les petites, qu'elles ne fassent pas de fautes. Mais tout d'abord, tu vas le lire à voix haute.

– Oui, mademoiselle!

L'adolescente, mince et très brune, se leva; elle portait un tablier bleu impeccable. À petits pas, elle vint se placer au bout de l'estrade. Elle ne put s'empêcher d'adresser un coup d'œil affectueux à son institutrice. Claire et Jean avaient adopté Angéla, qui de ce fait était devenue la sœur de Faustine. Elles essayaient de ne pas afficher leur récent lien de parenté, afin d'éviter des jalousies. Cependant, toutes les pensionnaires enviaient Angéla. Celle-ci commença sa lecture d'une voix nette et bien timbrée :

*Le chant de l'eau*

*L'entendez-vous, l'entendez-vous,  
Le menu flot sur les cailloux?  
Il passe et court et glisse,  
Et doucement dédie aux branches,  
Qui, sur son cours se penchent,  
Sa chanson lisse.*

*Le petit bois de cornouillers,  
Et tous ses hôtes familiers,  
Et les putois et les fouines,  
Et les souris et les mulots,  
Écoutent,  
Loin des sentes et loin des routes,  
Le bruit de l'eau.  
Emile Verhaeren, *Les Blés mouvants**

– Très bien, Angéla, dit Faustine en souriant. Vous m'apprendrez cette poésie par cœur pour lundi prochain. Les plus grandes, Armelle, Nadine, Amélie, vous ferez une rédaction qui sera inspirée de ce texte. Je vous donnerai le sujet demain.

Une rumeur d'approbation courut de pupitre en pupitre. Angéla écrivait le poème. La craie heurtait délicatement le tableau noir selon la forme des lettres et la ponctuation: ce bruit ténu malmenait les nerfs sensibles de la jeune institutrice. Soudain, une automobile klaxonna au

bout de l'allée. Bientôt le ronronnement du moteur se rapprocha.

Faustine se dressa à demi pour regarder par la première fenêtre. Elle reconnut la Panhard bleue de Matthieu.

– Angéla, garde la classe! s'écria-t-elle. J'ai de la visite. Mes enfants, soyez sages. Vous pouvez faire un dessin après avoir recopié la poésie.

Elle sortit de la classe en s'empressant de déboutonner sa large blouse grise. Simone Moreau, qui occupait les fonctions de cuisinière et de femme de ménage, trottinait déjà vers la porte principale. La vaillante sexagénaire n'aurait donné sa place pour rien au monde. Elle était nourrie, logée, blanchie, et percevait un petit salaire. De plus, Faustine la traitait avec respect et amitié. Elles s'étaient pourtant rencontrées, dans de tristes circonstances, au chevet de la jeune Christelle, la petite-fille de Simone, morte de la tuberculose.

– Laissez, Simone, je vais ouvrir!

– Bien, madame!

La curiosité la retenait dans le corridor au carrelage noir et blanc. Faustine, un peu contrariée, fit entrer Matthieu. Il salua en soulevant son chapeau.

– Viens dans mon bureau. J'espère qu'il n'y a rien de grave?

– Non, sois tranquille, la rassura le jeune homme.

Ils s'enfermèrent dans la petite pièce qui servait de secrétariat et de bureau d'accueil. Faustine fit glisser le verrou le plus doucement possible.

– Matthieu, mon amour! dit-elle avec tendresse.

La jeune femme se blottit contre son amant et l'étreignit. Sa joue se frottait au tweed brun de son veston, tandis qu'elle respirait l'odeur familière de tabac blond et d'eau de Cologne. Il la serra encore plus fort, cherchant sa bouche. Ils s'embrassèrent avec fougue.

– Pourquoi es-tu venu jusqu'ici? demanda-t-elle enfin, haletante.

– Patrice s'absente une semaine, répliqua-t-il très bas. Il m'a confié les clefs de chez lui. Demain, c'est jeudi: je t'enlève ce soir, dès quatre heures et demie. Nous pourrons

passer la nuit dans un grand lit et dîner tous les deux. Ce sera formidable, ma petite chérie! Si tu savais comme j'ai hâte!

Faustine aurait voulu se réjouir, mais elle n'osait pas. La douce escapade lui paraissait improbable.

– Matthieu, j'avais promis à maman de l'aider, demain. Elle m'a téléphoné tout à l'heure. Je l'ai trouvée très triste et épuisée. Sans compter que cela ferait jaser si nous disparaissions tous les deux jusqu'à vendredi.

– Claire en a vu d'autres, coupa-t-il. Cela ne se reproduira pas de sitôt. Faustine, une nuit rien qu'à nous, au chaud, sans crainte d'être découverts ni dérangés. Tu ne peux pas me refuser ça!

Il la fixait en penchant la tête de côté. Elle tressaillit d'amour sous son regard sombre, plein de passion. D'une voix affaiblie par l'émotion, elle dit tendrement:

– Ton cher visage... Tes lèvres chaudes, tes joues, ton front...

Elle caressa ses cheveux bruns, épais et brillants, pareils aux cheveux de Claire, sa sœur aînée.

– Faustine, prends le risque, accepte.

– Mais je ne peux pas. Qu'est-ce que je raconterais à maman? À mon père? Ils m'attendent ce soir pour le repas.

– On s'en moque, protesta Matthieu. L'atmosphère est lugubre, au Moulin. Léon pleurniche, le bébé hurle la moitié du temps et Thérèse sanglote le soir dans son lit.

Faustine ne put qu'approuver. Depuis la mort de Raymonde, elle appréhendait de séjourner dans sa famille.

– Je sais bien, concéda-t-elle. Mais nous devons les soutenir, au contraire.

Matthieu ne s'impatiait jamais en présence de la jeune femme. Il la chérissait tant, qu'il ne supportait pas l'idée de la contrarier. Là encore, il capitula.

– Embrasse-moi, alors, car je suis vraiment déçu, dit-il en tentant de sourire.

Elle noua ses mains autour de sa nuque et se colla à son corps d'homme. Un vertige la saisit, une langueur insidieuse qui la rendait docile et fébrile.

« Nous avons tellement souffert, pensait-elle. Lui auprès de Corentine, moi, avec Denis. Je pourrais aider maman samedi et dimanche. Une nuit entière dans ses bras, en ville, seuls, enfin seuls. »

– D'accord, nous partirons à cinq heures, après le goûter de mes élèves, déclara-t-elle, émerveillée de s'entendre dire ça. Mais il faut inventer une excuse plausible.

– Je m'en charge, s'enflamma-t-il. Tiens, je file au Moulin. Si Claire a besoin de quoi que ce soit, je m'en occupe. Et je lui expliquerai que je t'emmène à Angoulême, que tu dors chez... chez...

– Chez qui? persifla Faustine, égayée. Je n'ai pas d'amies, mon cher, ni de cousines.

– Chez ta tante Blanche!

– Et pour quelle raison? répliqua la jeune femme. Non, papa pourrait lui téléphoner et vérifier si j'y suis vraiment.

Matthieu se creusait la cervelle. Faustine, elle, évoquait la belle épouse du préhistorien Victor Nadaud, sœur jumelle de son père. Le couple habitait une rue des beaux quartiers, près de la cathédrale.

– Je ne leur rends jamais visite, confessa-t-elle tout à coup. J'ai logé chez eux durant des mois, pourtant, quand je suivais les cours de l'École normale. Oh, zut! Je ne suis pas douée pour mentir. Je dois retourner en classe. Débrouille-toi. Non, si papa est là, tu seras incapable de le duper. J'ai une idée. Léon leur fera la commission. Il plante des salades au potager. Reviens me chercher, je serai prête.

Elle l'embrassa encore, avant de le pousser vers la porte. Il riait sans bruit, les yeux pétillants de bonheur.

– Promis?

– Promis!

Faustine l'accompagna dehors. Dès que la Panhard s'éloigna dans l'allée, elle courut vers le jardin. Le fils de Loupiote, Tristan, devenu un bel animal d'un an, gambadait le long d'une haie. Elle le siffla, mais il poursuivit sa promenade. Le vent était frais, le ciel lourd de nuages. Le mois de mai semblait porter le deuil, lui aussi.

— Léon, ordonna-t-elle, tu attacheras Tristan quand il reviendra. Il n'a qu'une idée, fuguer.

Le domestique, une casquette enfoncée jusqu'aux sourcils, binait la terre lourde d'humidité. Les plants de laitue, soigneusement alignés, arboraient un vert lumineux.

— Ah! Faustine, grommela-t-il en la saluant, j'ne sais point si ça poussera bien, vu le climat. On se croirait dans le Nord. Fichu printemps... T'inquiète pas pour ton loup, il ne va jamais loin.

Le malheureux veuf avait les paupières rougies et le nez couperosé. Des fils gris se mêlaient à sa tignasse rousse.

— Thomas n'a pas fait de bêtises? demanda Léon. Si c'était que de moi, je l'aurais ramené au Moulin, mais madame Claire a bien assez de boulot avec ma Janine! Je peux pas lui coller tous mes gosses.

Désespérée par cette remarque, la jeune femme hésitait à débiter son mensonge. Elle avait mis au point une histoire assez farfelue et, au moment d'avoir recours à Léon, ses scrupules revenaient.

— Qu'est-ce qu'il y a pour ton service, Faustine? insista-t-il en se roulant une cigarette.

— Eh bien, ce soir, je ne peux pas venir à la maison. Tu préviendras mon père et Claire. J'ai reçu un télégramme de la grand-mère d'une de mes élèves qui souhaite la retirer de l'institution. Elle m'a invitée à dîner. Je pourrai même dormir chez elle, car demain, elle veut me présenter à d'autres personnes de sa famille, et je dois signer des papiers. J'ai l'intention de refuser, mais cela va durer toute la journée, à mon avis.

Léon fit une grimace dubitative.

— Et comment tu iras, en ville?

— Matthieu a proposé de me conduire. Tu comprends, c'est lui qui m'a porté le télégramme. Il a croisé le facteur sur la route.

— Ouais! maugréa Léon. Je la gobe pas, ta fable. Tu peux jouer franc jeu avec moi, Faustine. Avoue donc que tu as l'occasion de passer la nuit avec ton Matthieu! Et comme tu es surveillée de près, tu essaies de m'embobiner avec tes fadaises.



La jeune femme devint toute rouge. Le domestique lui pinça le menton.

– Bah! Y a pas de mal, va! C'est pas moi qui te jetterai la pierre, je sais ce que c'est, d'être amoureux. T'inquiète pas, je te couvre. Jean n'y verra que du feu.

Faustine avait envie de pleurer. Elle faillit se jeter à son cou.

– Merci, Léon! Oh! Je suis sotté, pardonne-moi.

– Te pardonner quoi, dis? reprit-il. Depuis l'été dernier, tu veilles sur mon Thomas. Je suis sûr que sans toi, il n'aurait pas fait tant de progrès. Tiens, quand je suis arrivé, madame Simone m'a payé un café. Et je vois mon petit bonhomme se pointer dans la cuisine. Il a gazouillé quelque chose, comme s'il voulait me causer.

Léon releva sa casquette. Il posa sur Faustine son bon regard, jadis si joyeux.

– Profite de ton bel âge, mignonne! Tu as eu ta part de douleurs, déjà.

Il se remit à biner la terre. La jeune femme s'éloigna, à la fois soulagée et gênée. Léon l'avait vue grandir. C'était un ami, une sorte d'oncle d'adoption. Elle fit demi-tour et lui tapota l'épaule.

– Hé! ronchonna-t-il. Tu es encore là?

– Léon, si tu savais combien je suis triste pour Raymonde. Tu dois avoir tellement de chagrin. Et moi, je ne pense qu'à m'amuser.

– Ne dis pas de sottises, tu n'as pas idée de ce qui me tracasse! rétorqua-t-il.

Elle attendit, comprenant qu'il avait besoin de se confier. Sans relever la tête, Léon maugréa :

– J'ai du chagrin, ça oui, et une grosse honte, vois-tu... Je l'aimais, Raymonde. Seulement, j'en pinçais fort pour Greta. Elle n'était pas si jolie que ma pauvre femme, mais on s'accordait bien. Et puis, elle était douce, gentille. Raymonde, question caractère, fallait filer droit.

Faustine eut du mal à dissimuler sa stupeur.

– Tu regrettes Greta? interrogea-t-elle tout bas.

– Je regrette le bon temps qu'on a eu ensemble, même

si ce n'était pas aussi plaisant qu'avec Raymonde. Allez, ne te mets pas en retard.

Elle recula en souriant d'un air embarrassé. Jusqu'à ce qu'elle arrive à la porte de sa classe, les aveux de Léon résonnèrent dans son esprit, discordants et troublants.

« Rien n'est simple, en amour, songeait-elle. Bientôt on me dira que Raymonde avait un autre homme dans sa vie. Moi, je ne veux que Matthieu, lui seul. Et si nous ne pouvons pas nous marier, tant pis, nous vivrons tous les deux ailleurs. »

La jeune femme avait des raisons de se tourmenter. Bertrand Giraud la considérait toujours comme sa belle-fille, la veuve de son fils. Depuis la mort de Denis dix mois auparavant, l'avocat dépensait sans compter pour l'institution Marianne, qui portait le prénom de sa mère. Malgré les beaux discours de Bertille, son épouse, il n'admettait pas la possibilité du remariage de Faustine. Certes, il savait qu'elle aimait Matthieu et que ce dernier l'aimait tout autant. Cependant, il espérait en secret que les jeunes gens se séparent.

— Ils confondent une grande amitié ou un désir confus avec le véritable amour, expliquait-il à Bertille. Voyons, princesse, il n'y a pas un an, nous préparions les noces de Corentine et de Matthieu, ainsi que celles de Denis et de Faustine. À mon avis, nous nous sommes montrés trop conciliants. Moi le premier, avec ma fille! J'aurais dû l'empêcher de se mettre en ménage avec son docteur, ce Joachim Claudin. Il ne visait que sa fortune.

Bertrand était intarissable lorsqu'il ressassait les événements désastreux de l'année précédente. Bertille l'apaisait d'un baiser sur le front ou d'une caresse de ses doigts légers. Cela ne suffisait plus.

\*

— Mademoiselle, s'écria Angéla dès que Faustine entra dans la classe, vous devez rappeler madame Bertille à Ponriant. Elle a téléphoné pendant que vous étiez dehors. C'est urgent!

La jeune femme soupira, envahie par un mauvais pressen-

timent. Le monde entier allait-il se liguier contre elle et Matthieu?

– Dans ce cas, tu vas me remplacer encore un peu, Angéla, dit-elle. C’est l’heure du cours de morale. Peux-tu lire la leçon?

L’adolescente, ravie, s’installa au bureau qui trônait au centre de l’estrade. Faustine sortit à nouveau et décrocha le combiné en bakélite noire rivé au mur du couloir. Elle composa avec nervosité le numéro. Une voix d’homme s’éleva.

– Ah! Faustine, c’est Bertrand. Je tenais absolument à vous inviter à dîner, ce soir. Je reçois des amis de longue date, qui vont séjourner au domaine. Ils souhaitent faire votre connaissance et visiter l’institution demain. Cela ne perturbera pas vos cours, puisque c’est jeudi. Ce sont des bienfaiteurs potentiels, mon enfant.

L’avocat ne s’inquiéta pas de son silence. Il poursuivit :

– Bertille n’a pas le moral, à cause de Claire. Savez-vous que William Lancaster ne compte pas louer le Moulin l’année qui vient? C’est un rude coup pour votre mère. Mais nous en discuterons à table. Je vous raccompagnerai, car je suppose que vous dormez chez vos parents, comme chaque mercredi.

– Non, enfin oui... bredouilla Faustine.

Elle éprouvait la pénible sensation d’être prise au piège. Découragée, elle pensa à la déception de Matthieu, bien plus importante que la sienne. Combien de temps les empêcherait-on d’être heureux, de s’aimer à leur guise?

– Faustine, je passerai vous chercher vers six heures, d’accord?

La jeune femme ne répondait pas. Cela finit par intriguer Bertrand qui répéta son prénom deux fois de suite. Elle en aurait pleuré.

– Je suis désolée, Bertrand, je ne peux pas accepter, énonça-t-elle d’un ton qui se voulait ferme. J’ai un souci, avec une élève.

Très vite, en se persuadant qu’elle débitait une vérité, Faustine servit à son beau-père la même histoire qu’à Léon. Elle dut trouver des accents sincères, puisque l’avocat s’inclina.

– Quel dommage! soupira-t-il. Vous nous manquerez. Comme dit Bertille, vous êtes notre rayon de soleil, par ce vilain printemps. Et comment irez-vous en ville?

– J’ai commandé un taxi afin de ne pas déranger papa, mentit-elle. Je n’avais pas le choix. Je dois vous laisser, Bertrand. Samedi, si vous le désirez, je monterai au domaine, et vos invités pourront visiter l’école.

Ils échangèrent quelques banalités. Faustine raccrocha d’un geste rageur.

«Et si Bertrand descendait malgré tout, à la même heure que Matthieu. Il serait capable de me conduire à Angoulême, de payer la course de mon taxi imaginaire.»

Elle ne respira à son aise qu’une fois dans la Panhard de Matthieu.